



LUDOVIC ROUBAUDI

LES BALTRINGUES

LE DILETTANTE

Ludovic Roubaudi

Les Baltringues

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : photo de Philippe Lopparelli

© le dilettante, 2002.

ISBN 978-2-84263-428-5

À Jean-Marc Seulin

Qui avait eu l'idée saugrenue d'envoyer le Belge faire les courses pour le déjeuner? Mystère. Mauvaise idée en tout cas. Ce type était une calamité sans cervelle et totalement poché. Une fois, un matin, on l'avait envoyé en course chez Massila... De toute la journée plus de nouvelle du Belge. C'est le soir, quand on avait traversé le terrain vague sur lequel on montait notre chapiteau pour aller claper chez Maman Rose, qu'on l'avait enfin retrouvé.

Il y était bien allé chez Massila... mais en s'arrêtant dans presque tous les troquets pour des blancs secs ou des rouges lime. Toute sa paye de la semaine y était passée. Une fois sa commission faite, il était revenu à Balard en titubant mais sans trop de retard. Il devait être alors dans les deux heures à ce qu'il nous raconta. Sur le terrain vague à cause de sa démarche et de son esprit embrouillé d'alcool, il n'avait pu éviter de tomber dans un trou rempli de vieux bouts de grillage et

de fil de fer. Il s'était tant tortillé pour en sortir qu'il s'était retrouvé saucissonné comme un Jésus. Au début, sans paniquer, il avait récupéré de sa balade en piquant un roupillon. À son réveil, il s'était mis à brailler qu'on vienne le libérer de sa prison. Mais impossible pour nous de l'entendre : la distance d'abord et puis le tintamarre des outils qu'on utilisait. Alors il avait passé toute son après-midi à beugler à l'aide du fond de son trou. Le soir, à notre passage, il avait la voix cassée et n'arrivait plus qu'à susurrer : « Au secours, les copains, à l'aide. On m'a tendu un piège. » On avait bien ri de le voir dans son trou. Comme un goret pris au piège. Pendant tout le temps du dîner, on en avait ri encore... et puis en revenant après le café, on l'avait sorti de là pour qu'il dorme dans sa R16 et qu'il soit frais le lendemain pour bosser.

Mais là, c'était grave parce qu'on la sautait terriblement. Notre dernier repas remontait au matin blême où l'on avait mangé les madeleines et bu le vin chaud au sucre et à la cannelle de Francis (« Gévéor, le vin qui tient chaud au corps surtout quand il est chaud ! »). On avait passé la matinée à monter les câbles électriques en haut des six mâts du chapiteau. Un mât, c'est une structure carrée de tubes en aluminium haute de seize à dix-sept mètres. On y grimpe comme sur une échelle et une fois là-haut on passe une jambe par-dessus un barreau pour pouvoir tra-

vailer avec ses mains. Les câbles, ce sont de gros tuyaux noirs de cinq, six centimètres de diamètre longs d'une centaine de mètres et bourrés de fils électriques. En soi, monter en haut du mât avec un bout du câble sur l'épaule, ce n'est rien. Toute la souffrance arrive lorsqu'il faut y hisser toute la longueur pour glisser le câble dans les travées du mât et le faire redescendre afin de pouvoir recommencer sur le mât suivant. D'abord les avant-bras doublent de volume, gorgés de sang et de douleur, durs comme une enclume frappée sans cesse par ce foutu câble que l'on monte d'abord mètre par mètre, puis centimètre par centimètre tellement les forces vous manquent. Viennent ensuite les épaules qui semblent vouloir quitter votre tronc à force d'être aspirées par le poids exténuant du câble. Puis les mains que l'on n'arrive plus à ouvrir tant elles sont prisonnières de leurs contractions. La sueur vous goutte dans les yeux mais tellement pleine de poussière que votre vision est engluée d'une pâte épaisse et grise. Et lorsque enfin vous attirez à vous le dernier mètre de ce foutu câble, qu'enfin il se tend : le second mât vous attend. Trois mâts de chaque côté, deux câbles par mât. Ce jour-là, j'ai compris à quel point devait être horrible le supplice de l'estrapade. Et tout ça pour deux cents francs par jour.

À cette époque-là, les douches n'étaient pas encore installées et on se lavait dans les quelques

flaques d'eau qui croupissaient autour du chapeau. On était donc autour d'une flaque à l'attendre et nous ne parlions pas. La faim quand ça vous tenaille, ça prend toute la place. On n'arrive plus à rien quand on la saute. Plus à penser, plus à parler, plus à être un homme. Je pense que je pourrais tuer pour la bouffe si elle me démangeait trop. Comme quoi de l'homme à la bête, il n'y a qu'un repas. Je me souviens avoir lu dans une brochure que le célèbre Platon passait plus de temps à chercher à manger qu'à penser. J'aimerais savoir ce qu'il serait devenu s'il avait toujours eu le ventre vide?

Finalement on a vu arriver le Belge. Il avait des sacs au bout des mains, ce qui nous a rassurés. Une fois devant nous, il a tout déballé. Il y avait un camembert, deux baguettes et dix-sept litres de Gévéor en brique. «Mais qu'est-ce qu'on va faire de tout ce pain!?» a dit Francis.

Avant que le Zénith et la Cité des sciences n'existent, il y avait à Pantin un grand chapiteau sous lequel étaient organisés des concerts et des spectacles. Il appartenait à M. Leponte que l'on ne voyait que très rarement parce qu'il ne mettait jamais les pieds sous le chapiteau et que de notre côté nous n'avions aucune raison d'aller dans les bureaux. Mais c'était quand même le patron, l'échelon suprême de la hiérarchie et nous le respections pour cela.

Notre chef à nous c'était Marco. Marco avait aux alentours de quarante ans et c'était un homme du cirque. Il avait été élevé par son grand-père, garde-chasse d'une forêt privée en Sologne, jusqu'à ses quatorze ans. Cette année-là un cirque était passé dans son village et il l'avait suivi. D'abord comme garçon de piste, puis comme dresseur et dompteur pour finir chef monteur. C'est-à-dire qu'il avait comme mission de monter et démonter le chapiteau et les gradins partout où

le cirque faisait halte. Sa responsabilité était énorme car chaque jour en un temps record, il devait faire en sorte que la sécurité des bêtes, des hommes et des spectateurs soit assurée.

Un cirque est composé de deux types d'habitants. D'abord les moins nombreux, les artistes que l'on voit dans la lumière de la piste. Ils ne sont pas attachés à un chapiteau mais à leur numéro. Ils passent d'engagements en engagements. Ce sont des gens du cirque mais pas les hommes d'un cirque.

Nous, par contre, les baltringues, nous le sommes. Notre rôle, c'est d'être là toujours à trimer dans l'ombre pour que tout soit debout. Nous, on vit et on meurt sous notre chapiteau. À force de le travailler, de le bichonner, de l'améliorer, il m'est arrivé de lui parler comme à un être humain... Certains jours, quand un vent léger soufflait sur la ville, je l'ai vu respirer, le chapiteau, gonflant sa toile des odeurs du dehors et expirant lentement notre peine et notre fatigue.

Donc Marco était le chef des baltringues.

C'était un type assez grand, avec de longs cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules. Une forte musculature et une droite terrible qui lui valait le respect des artistes, des *roadies* (c'est comme cela qu'on appelle les baltringues qui travaillent dans le show-biz) et de toute son équipe. C'était un homme honnête et bon. Il parlait peu mais à juste propos. Il avait une

grande qualité que sur le moment je ne sus pas percevoir : il savait prendre des décisions et les assumer. On a une naturelle tendance à reprocher à celui qui détient l'autorité de l'exercer sans comprendre quel confort il y a à n'avoir qu'à obéir. Dans notre petite bande de Balard, nous étions tous profondément individualistes et cherchions souvent à mettre Marco en porte-à-faux mais jamais je ne l'ai vu faiblir. Il était le chef et il entendait le rester. Il faut reconnaître que chaque fois que nous nous sommes retrouvés dans la merde, il était là pour nous en sortir.

Il n'avait qu'un seul défaut : les voitures. Elles ne devaient jamais coûter plus de cinq mille balles et il les décorait à son goût. Un matin, quelques jours après le démontage du chapiteau de Pantin et pendant le remontage de ce dernier à Balard, il était arrivé avec sa dernière acquisition. Une Peugeot 304 coupé bleu portugais. Avec du chatterton noir, il avait dessiné, sur le capot avant de sa tire, une paire de cornes de « Buffalo » puis, toujours dans le chatterton, avait découpé des lettres qui formaient la phrase suivante : « *It's The Law of The West* ». Cette phrase était issue d'un dessin animé de Tex Avery et lui plaisait énormément. Il la prononçait dix fois par jour en accentuant l'accent pour donner à sa prononciation un air de mastication américaine.

Avec de la peinture rouge, il avait maculé les pare-chocs et le bas des ailes de sa voiture : « Ça

c'est le sang des outlaws que j'ai écrasés», disait-il pour expliquer. Il était très fier de sa voiture. Mais il y avait un détail particulier à l'intérieur de sa tire qui le mettait en joie : la boule de son levier de vitesse. C'était une boule de plexiglas dans laquelle était emprisonné un décor de fond marin kitsch absolument épouvantable. Avec un petit coffre au trésor posé à côté d'une anémone de mer accrochée à un rocher. Le tout baignant dans un bleu d'azur identique à celui qui s'échappe des blocs w.c. lorsque l'on tire la chasse. Une horreur!

Marco supervisait tout sous le chapiteau : la construction des gradins, le montage de la scène, les raccordements électriques, le soudage de la toile, la création du circulaire d'évacuation... il passait d'un chantier à l'autre, prodiguant conseils et coups de gueule et distribuait à l'occasion force tartes et coups de pompes. Il portait à la ceinture un énorme trousseau de clefs qui tintinnabulait à chacun de ses pas et qui nous prévenait de son arrivée. Parfois il posait sa main sur ses clefs pour en étouffer le tintement. C'était à ces moments-là que les coups tombaient.

Les coups que Marco donnait, s'ils pouvaient être d'une grande brutalité, ne doivent pas être considérés comme de la violence. Dans un monde où l'échelle de valeurs est la force physique et sa capacité à l'utiliser pour se faire respecter, se

battre n'est que le moyen le plus simple de s'expliquer. D'ailleurs, aucun d'entre nous ne songea jamais à quitter l'équipe après une dérouillée de Marco. À la limite, nous tirions une espèce de fierté à comparer les coups que Marco nous avait donnés et ceux que nous lui avions rendus avant qu'il ne nous étale pour le compte. Car il nous étalait toujours. Il nous arrivait parfois, à la fin des repas chez Maman Rose, de nous remémorer en riant de bon cœur les branlées que nous avions prises les uns et les autres. Les plus drôles avaient toujours le Belge comme personnage principal. Je me souviens d'une tout particulièrement que l'on se racontait très souvent : celle du Noël du parti communiste.

Perpendiculaire au chapiteau, et distant de peut-être vingt mètres, se trouvaient les bureaux du chapiteau. C'était un bâtiment de béton rectangulaire de cinquante mètres de long et quinze de large sur quatre mètres de haut. Un côté était entièrement fermé tandis que l'autre était ouvert sur toute sa façade. Aux deux extrémités se trouvaient les logements. D'un côté la cabane à outils et la chambre de Salaam le gardien, de l'autre les bureaux de Leponte, le patron. Entre les deux, donc, un espace ouvert de trente mètres de long.

Le toit était plat et ceinturé d'un petit muret d'une trentaine de centimètres de hauteur. Ceux qui l'avaient construit n'avaient cherché ni à le rendre étanche ni à y placer une évacuation. Ainsi à chaque pluie la flotte s'accumulait et les bureaux, la cabane à outils et la chambre de Salaam se retrouvaient sous les eaux. Pour remédier au problème nous avons tendu une bâche

plastique au-dessus du toit en la fixant sur le muret avec des blocs de ciment. Normalement par temps de pluie, la légère inclinaison que nous avions donnée à la bâche assurait l'évacuation de l'eau. Mais notre système à la Yaka! avait ses limites. Le système Yaka était notre méthode de travail. Cela s'exprimait ainsi : « On va construire des gradins! » disait Marco.

« Ah bon », répondait-on, « mais comment? »

« Yaka faire et ça se fera disait Marco. »

Donc, après trois jours d'une pluie ininterrompue la bâche à la Yaka avait atteint ses limites. Avec le déluge, elle s'était affaissée sous le poids de l'eau et doucement s'était collée au relief du toit qui était devenu une véritable piscine. Il fallait écoper de crainte qu'il ne s'effondre sous la masse liquide. Marco nous avait, le Belge et moi, confié la corvée. Nous étions le 23 décembre et il devait faire à peine deux degrés au-dessus de zéro. Bien sûr nous n'avions pas de bottes et ce fut pieds nus que nous nous sommes installés sur le toit avec nos seaux et nos raclettes. Au début, on a ri de barboter en plein hiver. On chantait la pêche aux moules et le petit navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué. Une demi-heure plus tard l'eau glaciale et la dureté du froid avaient eu raison de notre bonne humeur. Nous ne rigolions plus du tout. Seaux après seaux, nous écopions la piscine en priant les dieux du cirque que cela se termine.

C'est Marco qui est venu nous tirer de là, à la fin de la matinée. Nous avons écopé la moitié de l'eau et il trouva que c'était bien assez, surtout qu'il avait besoin de tous les bras.

Leponte, patron de Balard comme il l'avait été de Pantin, avait eu une idée. D'après lui toute la partie ouverte du bâtiment pouvait, avec quelques travaux bien sûr, devenir une salle de réception très correcte.

– Et d'ailleurs il l'a déjà louée au parti communiste pour le 24 ! nous a annoncé Marco. (En fait, il l'avait louée à la section communiste du quartier mais pour nous c'était le parti et c'est ainsi qu'on en parlait entre nous.)

– Il a loué quoi ? Y a rien comme salle, a dit le Belge.

– C'est pour ça qu'il va falloir bosser toute la nuit pour qu'elle soit prête demain à dix-huit heures. Faut poser une cloison et un parquet. Tony va s'occuper de l'électricité et du chauffage. Vous autres, vous courez à la cabane me trouver de quoi monter la cloison. Pour le parquet, je vais aller le chercher à Pantin avec d'Artagnan.

– Y me font chier, les cocos. Moi, je les emmerde. Et puis d'abord pourquoi ils fêtent Noël, ces cons ? Je croyais qu'ils n'y croyaient pas au bon Jésus.

– Me fais pas chier, le Belge, ce n'est pas le moment. Alors *arbeit* et fissa.

Marco nous a donné ses consignes et il est parti.

Alors on est allé à la cabane chercher la cloison. La cabane c'était l'ancienne usine Citroën qui bordait notre terrain et qui servait en partie de fourrière à la préfecture de Paris. Dans le fouillis à l'abandon de l'autre partie on trouvait tous les matériaux de construction nécessaires à nos travaux. Bois et ferraille surtout. En un peu plus d'une heure de temps, nous avons trouvé tout ce dont nous avons besoin pour monter une cloison digne de ce nom. Quand Marco et d'Artagnan sont revenus de Pantin, nous avons fini de monter et fixer la structure métallique sur laquelle nous allions poser la cloison. Il était pas loin de huit heures du soir et on avait faim.

– Et où il est ton parquet?

– Y en a pas. Y a des vandales qui nous l'ont taxé.

– Et y vous a fallu tout ce temps pour vous rendre compte qu'il n'y en avait pas? Vous vous foutez de ma gueule. Aller et retour à Pantin, même à pied, il n'y en a pas pour cinq heures.

Là il marquait un point le Belge. Car c'était vrai que Marco et d'Artagnan étaient partis toute l'après-midi.

– Ta gueule, le Belge. Je n'ai pas à me justifier devant toi.

– C'est ça, c'est ça... Vous vous êtes beurrés au Polimago, je parie.

Le Polimago c'était le bar où le Belge buvait sa paye de la semaine tous les vendredis soir.

– On est passé chez Braconnier pour tout te dire. Histoire de voir s’il n’avait pas un bout de parquet à nous prêter. Et puis chez Tarkey qui n’en avait pas non plus. Et puis, arrête de râler. On va claper chez Maman Rose et je paye l’apéro.

– N’empêche qu’on a fait tout le boulot.

– Ta gueule le Belge, ta gueule. Viens pas me chercher ce soir ou tu vas la prendre ta branlée. Je ne suis pas d’humeur. J’avais dîné avec la Marquise, mais, avec cette connerie de salle pour communistes, je ne peux pas... et elle n’aime pas quand je décommande au dernier moment.

La Marquise c’était la copine de Marco. Une sacrée bonne femme qu’on voyait arriver tous les vendredis au moment de la paye. Elle restait là, un peu à l’écart, à attendre que Marco lui remette son blé. Nous on se marrait de le voir filer doux devant elle. On ne comprenait pas sa logique ouvrière. Lui il travaillait, elle, elle tenait les cordons de la bourse. Résultat, grâce à ce partage des tâches, il habitait dans un petit appartement propre et chaud alors que nous, on dormait soit dans l’usine en été, soit dans des vieilles caravanes en hiver.

En plus d’être une femme de caractère, la Marquise était jalouse. Elle surveillait son bonhomme comme le lait sur le feu et elle avait bien raison. Car il y en avait beaucoup des femmes qui lui tournaient autour, le Marco. Il était bel homme, fort, et avec une bonne paye. Un parti intéressant assurément. Et à chaque fois qu’il